



University of Kelaniya – Sri Lanka

Centre for Distance and Continuing Education

Bachelor of Arts (General) Degree Third Examination (External) – 2014/15

2019 February – April

Faculty of Humanities

FRENCH

French and Francophone Literature FREN – E 3025

(New Syllabus)

Answer, question from part A, question from part B

No. of questions: 02

Time: 03 hours

Choisissez une question de la Partie A et une question de la Partie B. Vous répondrez à deux questions

Partie A

Littérature française (50 pts)

Choisissez Option a) ou b)

Faites une analyse du texte

a) Gustave Flaubert- *Madame Bovary*

(Dans cet extrait, le lecteur fait connaissance des pensées intimes d'Emma après son mariage avec Charles)

Elle songeait quelquefois que c'étaient là pourtant les plus beaux jours de sa vie, la lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur, il eût fallu, sans doute, s'en aller vers ces pays à noms sonores où les lendemains de mariage ont de plus suaves paresseuses. Dans des chaises de poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées, écoutant la chanson du postillon, qui se répète dans la montagne avec les clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. Quand le soleil se couche, on respire au bord des golfes le parfum des citronniers ; puis, le soir, sur la terrasse des villas, seuls et les doigts confondus, on regarde les étoiles en faisant des projets. Il lui semblait que certains lieux sur la terre devaient produire du bonheur, comme une plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part. Que ne pouvait-elle s'accouder sur le balcon des chalets suisses ou enfermer sa tristesse dans un cottage écossais, avec un mari vêtu d'un habit de velours noir à longues basques, et qui porte des bottes molles, un chapeau pointu et des manchettes ! (...)

La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman.

Un homme, au contraire, ne devait-il pas, tout connaître, exceller en des activités multiples, vous initier aux énergies de la passion, aux raffinements de la vie, à tous les mystères ? Mais il n'enseignait rien, celui-là, ne savait rien, ne souhaitait rien. Il la

croyait heureuse ; et elle lui en voulait de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait.

b) Gustave Flaubert – *Madame Bovary*

(Dans cet extrait, le lecteur voit le rapport entre la mère (Emma) et sa fille (Berthe) et le comportement d'Emma en tant que mère.)

Le jour blanchâtre des carreaux s'abaissait doucement avec des ondulations. Les meubles à leur place semblaient devenus plus immobiles et se perdre dans l'ombre comme dans un océan ténébreux. La cheminée était éteinte, la pendule battait toujours, et Emma vaguement s'ébahissait à ce calme des choses, tandis qu'il y avait en elle-même tant de bouleversements. Mais, entre la fenêtre et la table à ouvrage, la petite Berthe était là, qui chancelait sur ses bottines de tricot, et essayait de se rapprocher de sa mère, pour lui saisir, par le bout, les rubans de son tablier.

– Laisse-moi ! dit celle-ci en l'écartant avec la main.

La petite fille bientôt revint plus près encore contre ses genoux ; et, s'y appuyant des bras, elle levait vers elle son gros œil bleu, pendant qu'un filet de salive pure découlait de sa lèvre sur la soie du tablier.

– Laisse-moi ! répéta la jeune femme tout irritée.

Sa figure épouvanta l'enfant, qui se mit à crier.

– Eh ! laisse-moi donc ! fit-elle en la repoussant du coude.

Berthe alla tomber au pied de la commode, contre la patère de cuivre ; elle s'y coupa la joue, le sang sortit. Madame Bovary se précipita pour la relever, cassa le cordon de la sonnette, appela la servante de toutes ses forces, et elle allait commencer à se maudire, lorsque Charles parut. C'était l'heure du dîner, il rentrait.

– Regarde donc, cher ami, lui dit Emma d'une voix tranquille : voilà la petite qui, en jouant, vient de se blesser par terre.

Charles la rassura, le cas n'était point grave, et il alla chercher du diachylum.

Madame Bovary ne descendit, pas dans la salle ; elle voulut demeurer seule à garder son enfant. Alors, en la contemplant dormir, ce qu'elle conservait d'inquiétude se dissipa par degrés, et elle se parut à elle-même bien sottie et bien bonne de s'être troublée tout à l'heure pour si peu de chose. Berthe, en effet, ne sanglotait plus. Sa respiration, maintenant, soulevait insensiblement la couverture de coton. De grosses larmes s'arrêtaient au coin de ses paupières à demi closes, qui laissaient voir entre les cils deux prunelles pâles, enfoncées ; le sparadrap, collé sur sa joue, en tirait obliquement la peau tendue.

– C'est une chose étrange, pensait Emma, comme cette enfant est laide !

Partie B

Littérature francophone (50 pts) Choisissez option a) ou b) Faites une analyse du texte

a) Mariama Bâ- *Une si longue lettre*

(Dans cet extrait, la narratrice raconte le deuxième mariage de son époux, Modou, avec une jeune fille (Binetou) de la classe de sa fille, Daba.)

Binetou, une enfant de l'âge de ma fille Daba, promue au rang de ma co-épouse et à qui je devais faire face. Binetou la timide ! Le vieil homme qui achetait ses nouvelles robes « prêt-à-porter », qui remplaçaient les vêtements fanés, était Modou. Elle avait innocemment confié ses secrets à la fille de sa rivale parce qu'elle croyait que ce rêve, surgi d'un cerveau vieillissant, ne serait jamais réalité. Elle avait tout dit : la villa, la rente mensuelle, le voyage futur à la Mecque offert à ses parents. Elle croyait être plus forte que l'homme auquel elle se mesurait. Elle ne connaissait pas la puissante volonté de Modou, sa ténacité devant l'obstacle, son orgueil de vaincre, la résistance inspirant de nouveaux assauts à ! chaque échec.

Daba rageait, blessée dans son orgueil. Elle répétait tous les surnoms que Binetou avait donnés à son père : Vieil homme ! Ventru !

Le Vieux !... L'auteur de sa vie était quotidiennement bafoué et il l'acceptait. Une colère épouvantable habitait Daba. Elle savait sincères les paroles de sa meilleure amie. Mais que peut une enfant devant une mère en furie, qui hurle sa faim et sa soif de vivre ?

Binetou est un agneau immolé comme beaucoup d'autres sur l'autel du « matériel ». La rage de Daba augmentait au fur et à mesure qu'elle analysait la situation : « Romps, Maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi. Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas te disputant un homme avec une fille de mon âge. »

b) Léopold Cédar Senghor- *Poème à mon frère blanc*

Cher frère blanc,
Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je suis au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir.
Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,

Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune,
Quand tu mourras, tu seras gris.
Alors, de nous deux,
Qui est l'homme de couleur ?